Écriture et expérience de l'effacement

Le présent vide de Jules Barbey d'Aurevilly

Judith Lyon-Caen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/335>

DOI : 10.4000/elh.335

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2013

Pagination : 47-56

ISBN : 978-2-35698-065-6

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Judith Lyon-Caen, « Écriture et expérience de l'effacement », *Écrire l'histoire* [En ligne], 12 | 2013, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/335> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.335>

Écriture et expérience de l'effacement

Le présent vide de Jules Barbey d'Aurevilly

QU'EST-CE QUE LE PRÉSENT d'un écrivain du XIX^e siècle réputé réactionnaire? Un temps auquel on tourne le dos pour regarder en arrière; un temps marqué par la perte et par l'absence; un présent ruiné par la Révolution française, « cette large ornière de sang qui a coupé en deux l'histoire de France¹ ». Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889) a théorisé, analysé et raconté cette perte, cette absence et cette ruine dès la fin des années 1840 et jusqu'aux derniers moments de son écriture, dans les années 1880. Arrimé au présent dans sa dimension la plus quotidienne par son inlassable labeur de journaliste, ce gagnepain nécessaire, il a également constamment

conspué son temps, ses croyances humanitaires, ses illusions démocratiques, le primat donné à l'homme sur Dieu, à la liberté sur l'autorité². On peut lire ses romans au prisme de ces « idées » : la fin du monde hante tous les récits de Barbey, peuplés de tant de personnages venus du monde d'avant, de ces « physionomies qui portent la trace d'une époque finie dans les mœurs d'une époque nouvelle³ » : chouans retirés, hobereaux victimes de la Révolution, vieilles demoiselles antiques comme des camées, ruines splendides des guerres de la Révolution ou de l'Empire, sorcières et bergers immémoriaux des landes du Cotentin. Les paysages normands eux-mêmes

Judith Lyon-Caen, EHESS, GRIHL – Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire du littéraire.

1. « Un prêtre marié », dans Jules Barbey d'Aurevilly, *Romans*, éd. établie et présentée par Judith Lyon-Caen, Gallimard (Quarto), 2013, p. 716.
2. Par exemple dans les premières pages de son grand livre « d'idées », *Les Prophètes du passé* (Louis Hervé, 1851), consacré à de Maistre, Bonald, Lamennais et Chateaubriand. Sur l'antimodernisme de Barbey et l'influence de Joseph de Maistre, voir surtout « Barbey d'Aurevilly antimoderne. L'héritage maistrien » dans Pierre Glaudes, *Esthétique de Barbey d'Aurevilly*, Éd. Classiques Garnier, 2009.
3. « Le Chevalier des Touches », dans *Romans*, p. 538.

prennent ce caractère de ruine : les premières pages de *L'Enfermée* évoquent avec force la poésie des landes – « haillons sacrés qui disparaîtront au premier jour sous le souffle de l'industrialisme moderne » – et prophétisent la fin de ce monde de ruines, de mendiants et de « terres vagues », sous l'effet dévastateur de « ce règne de l'épais génie des aises physiques qu'on prend pour de la Civilisation et du Progrès⁴ ».

Si, comme on l'a souvent noté, les personnages des récits de Barbey se trouvent, dans ce présent effondré, fondamentalement décalés et comme hors de leur cadre – comme le prétendait Barbey de lui-même –, le temps ne s'ordonne pourtant pas dans cette succession linéaire de l'avant, temps de grandeur irrémédiablement perdu, et d'un après sans forme, un aujourd'hui désertique, un « non-temps⁵ ». La perte s'éprouve. Tout d'abord parce qu'elle ne donne sa pleine mesure qu'après les derniers soubresauts du passé, ceux de la chouannerie ou de la Restauration. Ainsi *Le Chevalier des Touches* évoque-t-il le « dernier coup de fusil » des Blancs, les épisodes grandioses de « l'arrière-Chouannerie » et leur dénouement tragique⁶. Dans certains récits des *Diaboliques*, le temps d'avant jette ses dernières

lueurs à Valognes au début des années 1820. Dans « Le Bonheur dans le crime », c'est la réouverture d'une salle d'armes qui fait frémir le passé dans la « ville la plus bretteuse de France » ; et c'est la fermeture de cette même salle, quelques années plus tard, après la disparition d'Hauteclair Stassin, qui précipite Valognes dans la « langueur », la « pâleur » et la « tristesse » d'un présent sans passion⁷. Le narrateur du « Dessous de cartes d'une partie de whist » évoque également ce moment « superbe » de « convalescence monarchique » que fut la Restauration⁸, avant que la révolution de Juillet ne sonne le glas de ces espérances politiques et que Valognes ne devienne « un désert de persiennes fermées et de portes cochères qui ne s'ouvraient plus⁹ ».

La perte s'éprouve quand les volets du Temps sont clos : le présent se trouve alors véritablement privé de toute présence tangible du passé, déserté du sens même de la perte. On peut trouver à cette perte de la perte, chez Barbey, une consonance tout autant biographique qu'idéologique : né dans une famille de la petite noblesse normande, enfant et adolescent à Saint-Sauveur-le-Vicomte et à Valognes sous la Restauration,

4. « L'Enfermée », dans *Romans*, p. 380.

5. Sur la dégradation du monde chez Barbey, voir notamment Pascale Auraix-Jonchière, *L'Unité impossible. Essai sur la mythologie de Barbey d'Aurevilly*, Saint-Genouph, Nizet, 1997, p. 135-148.

6. « Le Chevalier des Touches », dans *Romans*, p. 562.

7. « Les Diaboliques », dans *Romans*, p. 980-981.

8. *Ibid.*, p. 1007.

9. *Ibid.*, p. 1028.

Jules Barbey d'Aureville avait grandi entouré de vieilles personnes nostalgiques de l'Ancien Régime et entendu les récits des temps héroïques de la chouannerie dans la bouche de son oncle maternel, le chevalier de Montressel. Aussi pouvait-il se rêver « fils de chouan » au contact de cette génération qui respirait « le feu sacré des anciens jours¹⁰ » (bien que par ailleurs l'engagement chouan de ses ascendants ne fût pas avéré) : devenu adulte dans le Paris de la monarchie de Juillet puis du Second Empire, Barbey fut moins nostalgique de ces temps héroïques et révolus qu'il n'avait pas connus que de cette part de son enfance normande enluminée par les souvenirs des anciens – hauts faits chouans ou vieilles légendes du bocage racontées par sa nourrice Jeanne Roussel. De cette enfance, il gardait sans doute un sens intime de « la perte de ce qui n'a pas été », plus amère encore que la « perte de ce qui fût¹¹ », et les écrits des dernières décennies de sa vie sont tout empreints de cette mélancolie des souvenirs enfuis. Le présent de ses promenades à Valognes, où il se met à retourner régulièrement à la fin des années 1860, se fait spectral : au seuil d'*Une page d'histoire* (1882), la ville « vide et triste maintenant comme un sarcophage abandonné » n'offre aucune trace du passé – ni de celui de

Félix Buhot, *Après la pluie (Valognes)*, 1872.

son enfance, ni, *a fortiori*, des temps glorieux de la « petite Versailles » de Normandie. Elle n'est plus peuplée que de traces fantomatiques, qui sont les propres souvenirs de Barbey, ceux dans lesquels il regarde, de la fenêtre de sa chambre à l'hôtel du Louvre, en décembre 1864. Valognes devient ainsi le lieu où le temps s'absente, où les marques du passé s'évanouissent, où le passé même s'estompe, comme l'enseigne « pâlie, à moitié effacée », de l'hôtel du Grand Turc :

Il n'y a pas plus de Grand Turc à Valognes qu'à Constantinople ; ici et là ce sont deux effigies passées, impuissantes ; deux choses qui ont fait leur temps.¹²

10. Lettre de décembre 1849, dans Jules Barbey d'Aureville, *Lettres à Trebutien*, éd. présentée et révisée par Philippe Berthier, Bartillat, 2013, p. 308.

11. « Deuxième Memorandum », dans Jules Barbey d'Aureville, *Œuvres romanesques complètes*, éd. établie par Jacques Petit, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1966, t. II, p. 912.

12. « Cinquième Memorandum », dans *Romans*, p. 1196.

On pourrait ainsi longtemps méditer sur le pli spécifique qu'imprime Barbey d'Aurevilly à une vision réactionnaire, ou antimoderne, du temps, et explorer sa spectralisation croissante, à mesure que l'écrivain vieillit, alors que la stabilisation de la Troisième République inscrit plus sûrement le pouvoir monarchique au chapitre, certes flamboyant, des « causes perdues et mortes »¹³. Barbey a pu, comme bien des auteurs de ce temps si « antiquaire », s'attacher à chercher les traces du passé dans un présent désenchanté : ainsi, lorsqu'il visite Caen avec son ami Trebutien¹⁴ en 1856, ou Valognes, la même année, pour « constater les déformations de cette pauvre ville par le monstre abhorré du progrès »¹⁵. On trouve alors un Barbey artiste, antibourgeois et réactionnaire : bordées de trottoir, les rues de Valognes deviennent « bêtes » comme toutes les rues de France, modernisées et dépoétisées. Mais l'originalité de Barbey ne tient pas à ces mouvements d'humeur antimoderne. Son écriture du temps s'appuie sur une pensée tournée vers l'immémorial, ce temps du catholicisme qui s'imprime, par exemple, dans les œuvres naïves du sculpteur ignorant et pieux qui relève l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte¹⁶ ; elle se complique, surtout, d'une attention à

l'absence des marques du passé, à la manière dont l'histoire même se retire du présent. Le cinquième *Memorandum* (1864), *Les Diaboliques* (1874), *Une histoire sans nom* et *Une page d'histoire* (1882) peuvent constituer le fondement d'une historiographie moins réactionnaire qu'alternative, qui n'est pas celle de l'effondrement du passé mais de l'évanouissement de ses traces dans un présent vide – une historiographie spectrale où le présent n'est pas ce lieu, séparé du passé, empreint de ses traces et de ses vestiges, mais un lieu déserté de signes, que le passé ne marque que négativement, comme absence, comme fantôme. Faisons ici, en manière d'historiographie appliquée, un écart vers notre présent : le souvenir aurevillien a entretenu pendant longtemps, à Valognes même, une chambre Jules Barbey d'Aurevilly dans cet hôtel du Louvre où il était parfois descendu. L'hôtel a fermé ses portes fin 2012 : dans cet établissement désormais désert, peut-être bientôt transformé, le nom de l'écrivain sur la porte d'une chambre que sans doute il n'avait jamais vraiment habitée (l'espace a été remanié plusieurs fois au ^{xx}^e siècle) devient comme ces persiennes closes de la Valognes d'après 1830 : un signe fermé, privé du temps. À quelque pas de cette inscription

13. *Le Triboulet*, 21 mars 1881. Cité par Jacques Petit, *Barbey d'Aurevilly. Critique*, Les Belles Lettres, 1963, p. 494.

14. C'est l'objet du carnet de voyage intitulé « Troisième Memorandum », dans *Romans*, p. 1133-1168.

15. Lettre du 21 septembre 1856, dans *Lettres à Trebutien*, p. 1136.

16. « Cinquième Memorandum », dans *Romans*, p. 1182 : « Il y palpité un sentiment religieux et monacal d'une naïveté si profonde qu'on sent bien que cet homme sans lettres, sans apprentissage – un ouvrier –, avait dans le ventre l'âme catholique du Moyen Âge. »

désormais presque effacée, une plaque, bien visible de la rue, commémore dans la cour de l'école Sainte-Marie le passage du roi Charles X en 1830 sur le chemin de Cherbourg : plaque politique, d'humeur légitimiste, posée en 1930 par les royalistes de la Manche dans la cour de l'école catholique de la ville, et jamais retirée. Signe plein, ouvert au temps, continuant dans notre présent sans doute vaguement indifférent une mémoire royaliste désormais patrimoniale. Mais, comme l'avait montré une enquête¹⁷ menée en 2010, ce signe-là masque une absence : celle des traces que n'ont pas laissées les baraques installées dans ce même lieu par l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale pour y interner des résistants, des suspects, des travailleurs forcés destinés à l'Organisation Todt pour les chantiers du mur de l'Atlantique. Voilà ce que peut saisir une « historiographie aurevillienne » déplacée en un autre temps que le XIX^e siècle postrévolutionnaire : des signes qui se ferment au temps, des ombres sans traces, de véritables *hantises*.

Ainsi peut-on faire voyager dans notre présent une écriture du temps qui déjoue les réflexes et les habitudes des historiens, mais au prix d'un effacement, auquel l'écrit, saisi comme « littérature », se prête tout spécialement, qui est celui de son présent, du présent, étroit et ténu, de sa production. Or, puisqu'il est bien question d'une

historiographie de l'effacement, peut-être vaut-il la peine de faire revenir ce présent-là, dont les récits de Barbey ne portent nulle trace. Ceux-ci, comme ses écrits critiques, pensent et figurent, on l'a dit, l'effondrement du passé dans le présent. Il s'agit là du présent d'une philosophie de l'histoire, et non du présent contextuel, de ce temps qui tient les écrits, dans lequel ils furent conçus et publiés : autre présent, autres temps politiques. Celui d'une révolution, et d'une république avortée ; celui d'un coup d'État et de l'instauration du régime impérial de 1852 ; celui du ralliement d'un journaliste légitimiste à Louis Napoléon Bonaparte ; puis, vingt ans plus tard, celui de l'établissement de la République. Tous ces temps-là demeurent dans l'ombre dès lors que l'attention se porte sur le présent déchu de l'écriture réactionnaire. Et pourtant, ils ne sont pas que des contextes voués à disparaître dans la transmission littéraire ou l'analyse idéologique des écrits de Barbey d'Aurevilly. Il y a chez ce dernier un présent politique et littéraire tenace, qui n'est pas seulement celui des nécessités et des contraintes de l'écriture journalistique. Ce présent, Barbey ne l'a pas seulement traversé ; il l'a saisi lui-même avec acuité et inscrit dans son écriture, dans ses articles, dans sa correspondance ; il l'a en revanche effacé au seuil de ses romans. Regarder ce présent-là, non pas celui que figure l'écriture mais celui dans lequel elle s'inscrit, c'est ancrer l'écriture aurevillienne

17. Christian Jouhaud, Judith Lyon-Caen, « La plaque. Mémoires de Valognes », *Penser/Réver*, n° 20, « Le temps du trouble », 2011, p. 17-47.

dans une autre histoire politique ; c'est opposer au présent spectralisé des romans un temps historique contraignant et affronté comme tel par Barbey, c'est redonner à son écriture la dimension d'un agir politique situé, qui, dans la transmission littéraire, s'est trouvé effacé.

Barbey d'Aurevilly a trouvé le cadre de son projet romanesque dans l'ombre portée des événements de 1848. Barbey est alors plongé dans le combat politique : pour la *Revue du monde catholique*, dont il est le rédacteur en chef depuis avril 1847, pour *La Liberté religieuse* après mars 1848, lorsque la *Revue* cesse de paraître, faute de soutiens et de moyens, et pour *La Mode*, le journal du parti légitimiste, au début de l'année 1850. Si la révolution de février 1848 instaure l'urgence d'une « Société à refaire, d'un pouvoir à refaire », Barbey s'inquiète d'emblée, dans ses lettres à Trebutien, des « déchirements » qu'infligeront les « tâtonnements » à une « société plus libre qu'organisée¹⁸ ». Et il ne croit pas « à la solidité d'une république dans un pays aussi géométriquement monarchique que la France¹⁹ ». Au gré des changements de journaux, face à des rédactions elles-mêmes hésitantes dans leurs visions politiques et toujours trop tièdes pour Barbey, celui-ci termine un

roman commencé en 1845, *Une vieille maîtresse*. La première patrie de l'intrigue était parisienne et mondaine ; la seconde, écrite d'abord dans un moment de trouble métaphysique et religieux, en 1846-1847, et achevée dans l'année 1848, sort de ce cadre pour s'installer en Normandie, où il n'est pas retourné depuis plus de dix ans : le pays de son enfance y est évoqué « avec un pinceau trempé dans la sanguine concentrée du souvenir²⁰ ». En ces temps « orageux », quand les « faits s'entrechoquent autour de nous avec une si violente confusion²¹ », Barbey peine d'abord à tenir une correspondance régulière avec son ami Trebutien. Début 1849, les « tâtonnements » de la République, après l'élection de Louis Napoléon Bonaparte, l'abattent :

Paris est triste comme un bonnet de nuit sur la tête d'un chauve qui a la fièvre. Nous usons cette vieille botte à cette jambe sans mollet, que nous appelons Bonaparte et nous en aurons bientôt fait une pantoufle à jeter par les fenêtres au croc du chiffonnier qui ne la prendra même pas. [...] Nous ne croulons pas, nous nous affaïssons. La boue détrempée par les pluies finit par ne plus être qu'une sale mare. Les briques de Babylone faisaient au moins du bruit en tombant, mais nous, nous ! nous ressemblons à la fuite d'immondices à travers les lézardes d'une latrine. C'est puant, malsain, et silencieux.²²

18. Lettre de mars 1848, dans *Lettres à Trebutien*, p. 290.

19. *Ibid.*, lettre du 22 avril 1848, p. 294.

20. *Ibid.*, lettre du 18 janvier 1849, p. 305.

21. *Ibid.*, lettre du 19 septembre 1848, p. 297.

22. *Ibid.*, lettre du 18 janvier 1849, p. 305.

En décembre 1849, au terme d'un silence de plus de dix mois, il fait part à Trebutien d'un nouveau projet de livre, « profondément normand », qui doit s'intituler *Ouest*. Ce sera une œuvre comparable « aux *Chroniques de la Canongate* », de Walter Scott, où seront « réunis par un nœud plusieurs romans d'invention et d'observation, mais dont les mœurs et l'époque sont celles de la *Guerre des Chouans* de notre pays²³ ». Il s'agit donc d'un roman historique nourri de Scott et de Shakespeare, où l'on parlera normand « hardiment, sans bégaïement²⁴ ».

Au début de l'année 1850, Barbey entre à *La Mode*, à laquelle il donne pendant plusieurs mois une série d'articles politiques et historiques en faveur du parti légitimiste. Il s'y engage, radicalement, dans une lutte fervente contre le « socialisme », que seul le « parti de la légitimité peut contrer²⁵ ». En avril 1850, grâce à la candidature d'Eugène Sue, le parti républicain socialiste emporte un siège aux élections législatives complémentaires dans la Seine. Barbey, alors très occupé de son *Ouest*, presse Trebutien de questions topographiques sur la lande de Lessay, dont la description ouvre ce qui va s'intituler, l'année suivante, *L'Ensorcelée*. « Je vous parle des choses de l'imagi-

nation comme si ce monde n'était pas en submersion de bêtise et de folie ! » commente-t-il, avant de s'expliquer sur les socialistes :

Que voulez-vous, mon cher ? *Ils* ne sont pas amusants. *Ils* ne sont pas encore terribles. L'ennui presse la multitude des esprits aux choses de l'imagination pour se soulever du temps présent. Quand *ils* seront terribles, ce sera différent. Le péril est le chasse-mouches des *mosquitos* de l'ennui. Alors je n'écrirai pas des Chouans, peut-être essaierai-je de les imiter.²⁶

Face à Trebutien, l'homme des entreprises littéraires, le bibliothécaire en retrait des affaires politiques, Barbey pose une distinction entre une événementialité politique qu'il toise de haut et les affaires de l'imagination qui le *soulèvent* de ce temps présent. Comme journaliste politique, en revanche, il se tient fermement sur le terrain du présent, en y faisant venir, comme un modèle d'action, les figures héroïques de la chouannerie. Dans la livraison de *La Mode* du 15 mai, il signe un long article intitulé « Le sacerdoce de l'épée » où il soutient la légitimité de la guerre civile, « la plus magnifique des guerres, le fait le plus admirablement providentiel²⁷ ». Le voici chouan de plume, au nom de l'amour de la France et de la royauté : face aux républicains du *National* qui

23. *Ibid.*, p. 308.

24. *Ibid.*, lettre du 31 décembre 1849, p. 313.

25. *La Mode*, 5 février 1850, dans Jules Barbey d'Aureville, *Premiers Articles (1834-1852)*, publiés par Andrée Hirschi et Jacques Petit, Les Belles Lettres, 1973, p. 167.

26. Lettre du 1^{er} mai 1850, dans *Lettres à Trebutien*, p. 326.

27. *La Mode*, 15 mai 1850, dans *Premiers Articles*, p. 174.

qualifient les royalistes de 1815 de « complices de Cadoudal », il endosse ardemment la cause de « Georges », dont pas un seul « parmi nous [...] ne fût honoré à ses propres yeux d'avoir fait partie de ce bataillon sacré de royalistes qui ne s'étaient jamais rendus, qui n'avaient pas déposé les armes²⁸ ».

Barbey journaliste politique fait ainsi revenir, dans le présent de l'été 1850, les luttes politiques du passé. À la Chambre, en pleine discussion du projet de loi sur la presse qui augmente les taxes sur les journaux pour restreindre l'activité politique radicale, Jules Favre, tentant de protéger les feuilles républicaines, signale à l'attention du gouvernement les doctrines « sauvages » et « subversives » exposées par les royalistes et évoque l'article de Barbey sur le sacerdoce de l'épée comme une incitation à la guerre civile. L'accusé, qui représente « le journal du droit, des principes et de la monarchie, de la religion, de la famille », crie à la calomnie : il n'a pas appelé à la guerre civile, mais souligné sa légitimité de principe. L'affaire, d'ailleurs, n'est pas du ressort des hommes :

Comme toutes les nécessités vengeresses que Dieu dresse sur le monde coupable, la guerre civile éclate ou s'éteint à son heure, l'homme n'influe pas sur ce décret de Dieu.

Et « le Pouvoir », se félicite-t-il, « plus renseigné sur ses ennemis, plus fort puisqu'il les connaît

d'avantage, le Pouvoir n'a pas partagé un instant le trouble passager de l'Assemblée²⁹ ».

En cet été 1850 où *La Mode* suit avec inquiétude les hypothèses de fusion entre branche aînée et branche cadette des Bourbons, Barbey continue ses études chouannes et son *Ouest*. Pour le journal, en septembre, il rend compte d'une histoire de la Vendée d'Eugène Loudun :

Quand les luttes du passé qu'on croyait finies, parce qu'elles sont interrompues, peuvent tout à coup recommencer, grâce à la furie d'événements qui n'appartiennent plus à personne, une histoire de la Vendée est mieux qu'une publication littéraire. D'un autre côté, pour peu que cette histoire soit inspirée des choses qu'elle raconte, pour peu qu'elle palpite ou qu'elle brûle d'une admiration contagieuse, pour peu enfin que la plume émue qui écrit ces merveilleux faits d'armes de la Vendée soit sœur par l'enthousiasme de l'épée qui les accomplit et appelle sa sœur, quand elle en parle, avec un accent irrésistible, une telle publication, disons-le, est presque une action militaire.³⁰

Son *Ouest* sera-t-il également une action militaire ? Le cours des événements défait la tension politique attisée par l'écriture de Barbey, qui s'est vu d'ailleurs refuser par *La Mode* un article « trop salé » sur Chateaubriand. Le coup d'État du 2 décembre 1851 recompose le paysage politique. Partisan avant tout du « principe de l'autorité », Barbey se rallie à Louis Napoléon Bonaparte et engage sa plume, au début de l'année 1852, dans

28. *Ibid.*, p. 177.

29. *Ibid.*, 20 juillet 1850, p. 191-193.

30. *Ibid.*, 21 septembre 1850, p. 222.

un nouveau journal au service du pouvoir, *Le Public*. Le « devoir des légitimistes », tel qu'il l'y définit, est limpide : « se porter de sympathie et de conviction comme un seul homme [...] là où un pouvoir reparait, où la religion abaissée reprend l'honneur qui lui est dû, où la hiérarchie sociale recommence³¹ ». Dans le même temps, Barbey publie son premier roman normand, *L'Ensorcelée* ou *La Messe de l'abbé de la Croix-Jugan*, qui paraît en janvier 1852, en feuilletons, dans *L'Assemblée nationale* – journal monarchiste. L'introduction du feuilleton présente le roman comme des « chroniques » de la chouannerie. La chouannerie de plume, brûlante d'actualité, de l'été 1850 a fait long feu et Barbey, reformulant le projet élaboré dans ses lettres à Trebutien depuis 1849, prend la posture d'un Scott normand regardant à distance « un des épisodes de l'histoire moderne qui doivent attirer avec le plus d'empire l'imagination des conteurs » tout en usant « de cette grande largeur catholique qui ne craint pas de toucher aux passions humaines lorsqu'il s'agit de faire trembler sur leurs suites ». Il s'agit bien d'accomplir une « tâche de romancier³² ». En 1858, lorsque Barbey publie à nouveau le roman, sa dimension historique s'estompe un peu plus encore au profit d'une *évocation* du passé :

La Chouannerie est une de ces grandes choses obscures auxquelles, à défaut de la lumière intégrale et pénétrante

de l'histoire, la Poésie, fille du Rêve, attache son rayon. C'est à la lueur tremblante de ce rayon que l'auteur de *L'Ensorcelée* a essayé d'évoquer et de montrer un temps qui n'est plus.³³

Ainsi le temps des récits aurevilliens va-t-il se spectralisant à mesure que s'efface l'intensité politique de la conjoncture d'écriture dans laquelle le projet d'*Ouest* a été formulé, en tension avec une écriture journalistique plongée dans l'actualité et les questions partisans. En mai 1850, Barbey pouvait invoquer les chouans comme des figures d'engagement politiques bonnes pour penser, sinon pour agir, dans le présent. Faire revenir les chouans, de même que les histoires de bergers des landes du Cotentin, en 1852, en 1858, ou, en 1863 – dans *Le Chevalier des Touches*, conçu aussi dès 1849-1850 –, c'est faire revenir du passé dans un présent où il n'a pas d'usage politique possible. Et c'est bien en cela, très littéralement, que les récits aurevilliens se *spectralisent*. Leurs sujets, comme certains des personnages qu'ils mettent en scène, sont des reliques : les reliques d'un temps où ils avaient une vivacité historique, où ils disposaient en quelque sorte d'une valeur d'usage.

L'historiographie du présent vide et de l'effacement du passé procède ainsi d'une expérience historique elle-même effacée, d'une expérience de l'effacement de l'histoire : le présent

31. *Ibid.*, *Le Public*, 14 avril 1852, p. 276.

32. Introduction (1852) de « *L'Ensorcelée* », *Romans*, p. 375-376.

33. *Ibid.*, p. 373.

de la conjoncture politique dans lequel Barbey a conçu le projet de ses romans normands est devenu, d'emblée, invisible à ses lecteurs. Les modalités de leur publication puis de la transmission littéraire ne portent nulle part la marque de l'engagement légitimiste et du ralliement de l'écrivain, entre 1849 et 1852. Pour Barbey, comme pour tant d'autres de ses contemporains, le monde politique et littéraire s'est décomposé dans les années médianes du XIX^e siècle : les uns y virent l'effondrement de l'espoir révolutionnaire et de la République ; les autres, la disparition de tout espoir de retour à l'ordre monarchique. Après le coup d'État du 2-Décembre, ce moment historique a littéralement disparu. Il s'est évanoui, laissant la place à une figuration tragique de la

césure révolutionnaire dans les corps et dans les paysages d'une Normandie réinventée. Mais on ne saurait faire usage de cette écriture du non-temps, du présent évidé, sans revenir à l'expérience historique véritablement vécue par Barbey, et à l'écriture de son effacement, à son effacement dans l'écriture. Aussi le vide et la pâleur du présent, dans les récits aurevilliens, sont-ils bien la marque de la fermeture des volets du temps sur une expérience historique et pas seulement l'expression magistrale d'une pensée réactionnaire de l'histoire. Et c'est là le travail propre de la littérature : celui de l'effacement d'un présent politique qui revient, comme une hantise, sur le lieu même de sa disparition.